

MANIFESTE DES COQS URBAINS

Pour l'avènement du Coqurbanisme

Nous portons sur nos épaules un fardeau au moins aussi lourd que nos Surréalistes d'après-guerre : nous savons que le monde est chaque jour plus anéanti par notre fait. La proportion dépend encore de nous mais bon. Nous savons que tout ce que notre humanité a conçu de beau, solide et merveilleux sera englouti sous les eaux, et nous savons au fond de nous que nous en sommes responsables. Un moment il faudra rendre les clés. C'est bien pire que tous les crimes nazis, raison d'état et vendetta possible. Nous avons flingué notre descendance en lui refourguant une dette qu'elle ne pourra pas payer, là voilà condamnée à la plus misérable des survivances. Et pourtant nous aux Coqs Urbains on pense que tout n'est pas perdu.



Coq d'or - Marcel Jean 1947

Tout n'est pas perdu, pour la simple et bonne raison qu'il nous reste encore de belles années à vivre. Les Égyptiens flipaient déjà grave le passage de l'autre côté, et c'est cette peur de la mort, ce refus de l'accepter qui a fait ce que nous sommes. OK, certains d'entre nous connaissons avec un grand peut-être l'immortalité, mais garanti que ça sera pas pour tout le monde. Et puis à quoi bon ? Quelle saveur pour la vie ? On nous a promis des voitures volantes pour le nouveau millénaire, le pire des apocalypses, etc. Soyons lucide, du moins essayons de l'être, les femmes et les hommes vivront et avec leur planète. Mais comment...

On se l'est toujours caché mais la fin fait parti du truc et donne du goût à un tout. La fin et l'effort pour y arriver. Tout n'est après tout qu'une question de point de vue et nous le savons. Au moment où nous regardons cette sublime étoile elle est probablement déjà morte. Il en va très certainement de même de nous. Et est-ce si grave ? Non à l'évidence, ce qui est grave est de ne pas avoir su profiter du jour, de l'avoir cueilli et

là attention une épine dans le jeu. Tant de gens sont déjà morts dans l'œuf. Leur faute ? Celle de la société ? Vaste question se mordant la queue à laquelle il est impossible de répondre objectivement.

L'être humain a grandi dans la terreur du règne animal, des éléments, de la nature, alors qu'il est à présent sa plus grande terreur. La vengeance est un plat qui se mange froid et l'homme de Néandertal avait la dent dure. Faut croire que celui d'aujourd'hui aussi. On ne sait pas pourquoi nous existons et avons côtoyé ces espèces incroyablement dotées et futées, mais on sait que nous les avons dépassé du point de vue du développement. Quoique... Quel sera notre rôle vis-à-vis de la nature désormais ? Continuerons nous de la singer, de la moquer pour nous mettre excessivement en avant ? Ou la protégerons-nous comme de bons bergers de pâturage ?

Déjà des esprits clairvoyants creusent autour des enjeux de l'Économie Sociale et Solidaire, pour faire de ce monde quelque chose de plus respirable, de pure et d'encore un peu authentique. Ces individus croyez-moi n'ont aucun problème de miroir. Ensuite, vient la deuxième catégorie, assassine, celle qui l'évite ce foutu miroir par peur de changer notamment. Nous pouvons tous passer d'une catégorie à l'autre, faire les bons choix, ça ne dépend que de nous, à chaque instant.

Aux Coqs Urbains, il nous est apparu essentiel de résoudre ce problème de miroir. Et comment ? Des villes vertes. Une énergie calquée sur le mouvement humain. La fin du gaspillage électrique, alimentaire, etc. HALTE AU PÉTROLE ! Il est totalement urgent de reconfigurer nos modes de consommation et notre manière d'habiter la ville. Ce bouleversement nous permettra peut-être d'endiguer l'ingérence des états entre eux et à coup sûr un nombre incalculable de conflits. Réunir les peuples : rien que ça. Suffirait de faire comprendre aux gens voilà le gâteau est plus petit, c'est comme ça. Mais tu as quand même du gâteau et pour ton voisin, faut bien que lui aussi il mange non ?

Avant de vous causer du Coqurbanisme, je dois vous parler de l'histoire des Coqs Urbains. L'histoire est celle d'une maison d'édition qui commence en trinquant des verres d'étudiants naïfs, disons idéalistes, et qui refaisaient le monde en citant tel ou tel rappeur. Depuis, des parutions de bouquins sur cette nouvelle génération rap & roll, cette mythologie mystifiée à mort, poétisée à son paroxysme même si on peut encore faire et on a de quoi ! Vive nos rappeurs, vive nos lyricistes, vive aussi nos slameurs !

Chez nous c'est pas les trois huit mais les trois R. De respect ; essentiel pour cohabiter ensemble et se sentir bellement libre. Résilience pour reconcevoir nos modes de vie et pouvoir préserver le vivant, la nature. Renouveau, car rien ne se crée tout se transforme, alors réinventons la roue s'il vous plaît, oui croyons, espérons à mieux, sans faire du mal à notre passé, futur, présent, oui et dans le respect.

Le coq vaniteux donc vain (vin) se plume royalement, oui on a tous des défauts, mais il chante pour l'air du temps. Nous savons que nous sommes foutus, nous nous plumons nous même, nous nous arnaquons, nous nous chapardons tout. Mais la musique, le dessin, la littérature, le cinéma, la poésie, l'art sublimé de



nos êtres, ça on ne peut le prendre et c'est là ici même dans ce souffle de vie, cette brume tiède été comme hiver, ce battement de nos cœurs, de nos poings serrés, côte à côte, cette puissance de feu, c'est nous. Nous.

Mais derrière cette envolée du verbe, ces écritures à la marge et qui reconfigurent la marge elle-même, les coqs urbains philosophent entre deux soirées décadentes et arrosées. Et de quoi philosophent-ils ? Du devenir de ce monde rien que ça. Faut avouer qu'il y a de l'eau dans le gaz ça sent le Russie. Arrêtons d'accabler les politiques. Nous sommes aussi coupables qu'eux. Nous tendons juste la patte. Pourquoi je viens d'abattre cette mouche qui « gênait » sur mon écran Mac conçu pour asservir le monde ? Pourquoi Bush a décidé d'envahir l'Irak et Trump le Vénézuela ? En vue d'en tirer les richesses pour un profit égoïste à court terme. Mais c'est comme ça encore qu'on alimente nos PC pour écrire des manifestes que personne ne lit en Occident, et comme ça qu'on crève à court terme en d'autres endroits.

Visionnaires sans plus de prétention, nous savons que la solution viendra du respect du végétal. Dans un soubresaut d'espoir, unissons nos forces pour inventer les villes de demain. Ces fermes urbaines, ces potagers, jardins suspendus qui changeront la face de ce monde. Amusons-nous à les dessiner ces villes mystérieuses. Ne nous déconnectons pas de la nature, comme c'est malheureusement le cas dans bien des coins. Verdissons tout. Vivons avec les végétaux, les poules, les renards, les coqs, les vaches... Celles et ceux qui vont encore nous nourrir. Utilisons une électricité locale. Assemblons nos cerveaux brillantissimes pour concevoir de nouveaux systèmes d'énergie renouvelable. Achetons des fringues, des bouquins ou CD produits le plus localement possible. Recyclons ce qui peut l'être. Communiquons encore et toujours à travers internet et les voyages de par le monde. Soyons curieux. Apprenons ensemble. Ne nous fermons pas. Mais limitons ce gaspillage épidémique. C'est ce souffle de renouveau qui caractérise le Coqurbanisme. Cette révolution du rapport au monde ; entre ville et campagne, entre deux exodes et plusieurs siècles.

Jouons ! Le jeu trompe l'ennui. De société, de préférence. C'est le sel de la vie, les amis. Et pour ceux que les cartes débectent : en cuisine ! régalez-vous le gosier de toutes les recettes que l'humanité a été capable d'inventer. Y a de quoi faire les amis. Qui sait vous en tirerez peut-être de jolis vers. Ne vivons pas par procuration et ne nous cachons pas derrière un autre. Oh ! et un truc que tous nous pouvons faire du moins ceux qui peuvent : danser. DANSONS ! DANSONS ! oui dansons à en tourner la crête, à en perdre la tête. CHANTONS à nous désarticuler la mâchoire et faisons l'amour, aimons-nous dans les paroles comme dans les actes. On en a besoin. Inspirons un bon coup et quand nous verrons toutes ces étoiles peuplant notre plafond : rêvons.

Pour les dupes de l'avoir entendez-le : il n'y a que l'être qui nous permettra d'habiter le monde. Etre au monde sans être immonde. Alexandre Le Grand lui même n'est parti qu'avec ses deux mains. A voir où il les a mis. On vit une époque où on sait plus où planter le bâton de pèlerin, quelle religion croire, quelle marque porter ou quel conflit pour s'« auto » déterminer. Jouer les gangstas du XVIème, les parvenus des périphéries... Cherchant l'amalgame on perd son temps. Le vrai est dans l'amour. Et l'amour seul est vrai.

Le chapitre qui suit intitulé « Le Domaine de Monbuisson » suivant « L'Exode urbaine » illustre ce besoin vital de recoller au naturel, à la fable, au burlesque, à d'anciennes racines aujourd'hui égarées. Le Domaine de Monbuisson, existe sous le vrai nom d'Abbaye de Maubuisson dans le Val d'Oise en pleine cité post-industrielle.

Et si un autre monde existait, incurvé dans un autre sens que le notre ?

K. L.

Chapitre 13 : Le Refuge de Monbuisson

Son peuple en exil, Seyko l'observait du coin de l'oeil comme on lorgne sur un malade. Fango totalement ravagé du ciboulot avait lui même déclenché l'expédition punitive des bourges. Lui conférait le titre de dictateur sanguinaire incontesté, tant de fois revendiqué au cours de l'Histoire.

Dès leur arrivée, des lapins détalèrent, perturbés par cette masse de gens si soudaine. Faisaient peine à voir. Sales. Malades. Toussoteux. Blessés. Ecorchés. Estropiés. Marchaient avec des béquilles improvisés pour la plupart.

Parvenus devant une imposante porte cochère qui jurait au milieu du décor. Un mur en vieille pierre surmonté d'un grillage électrifié se posait là devant eux. Ce grillage montait à une hauteur qui dissuaderait n'importe qui de l'escalader.

Il y a longtemps, ce domaine était un abbaye. Servait à ce jour de refuge pour les malades, les va-nus-pieds et les plus démunis parmi les démunis. Une sorte d'auspice, de foyer quoi.

Seyko posa la bécane et mit pied à terre. S'avavançait lentement, prudemment, pour venir toquer de ses gros doigts bagués à la porte cochère. Un judas s'ouvrit laissant passer à travers un petit rayon laser rose. On était en train de les analyser, de les scanner en somme. Etonnant toute cette technologie en plein Brigands-Ville, songeait Yom-Guy.

Une voix : Bienvenue au Domaine de Monbuisson ! entrez le refuge est ouvert nous avons vu ce qui est arrivé à votre quartier et nous le déplorons.

Bon, passons aux choses pratico-pratiques.

Dans quelques minutes les portes vont s'ouvrir.

Un lit sera attribué par personne.

Mais les blessés doivent aller immédiatement en arrivant à l'infirmerie dans la tente principale, celle rouge et blanche la plus proche de l'eau.

Ensuite, les armes doivent être abandonnées à l'entrée à côté du grand chêne meurtri.

Flambeur : Marrant j'ai pas reconnu la voix du dirlo ?

Seyko : Normal doit être vieux à présent s'il a pas clamsé !

La voix : Ah et tant que j'y pense, suis-je bête j'ai vraiment une tête de linotte, enfin au sens figuré quoi ! bref, bref je voulais vous dire enfin vous avertir, putain mon français c'est plus comme c'était avec tous ces bouseux que j'dois soigner. Pardon ! pardon ! pardon ! les nerfs craquent. Parfois. Bon j'veais y arriver nom d'une luciole ! Si vous pouviez donc amener les malades à l'endroit indiqué et vous rendre ensuite, ceux qui sont pas malades ou blessés, à l'intérieur de l'ancien abbaye. Là où y a les vieilles pierres. Le repas vous sera servi ce soir, le temps de préparer, vous êtes 107. En comptant Flambeur pour deux portions, on se souvient de lui on a beau lui interdire sa portion, il ira chiper celle du voisin. Pas vrai ?

Ah et on a aussi pas mal d'autres patients et protégés ici alors merci de les respecter.

L'état d'esprit n'était pas franchement à la rigolade, et Seyko poussa pour enclencher plus vite l'ouverture de la porte déverrouillée.

Yom-Guy revit ces jardins qu'il n'avait pas vu depuis des années. Quasi inchangés. L'herbe y était toujours aussi grasse et verdoyante, le petit cours d'eau toujours aussi doux et chatoyant, même dans la lumière

grise. Les arbres ancestraux coiffés de drôles de montgolfières, attachées à leur cime par tout un système de cordage. Puis y avait en plus toutes ces tentes aux couleurs rouges, orangées, jaunes, blanches, espacées sur toute la longueur du refuge. Un vrai havre de paix. Surtout après ce qu'ils venaient d'endurer.

Bon comme une voix ne suffisait pas : un vieux monsieur en toge, chauve comme un moine Shaolin sans tatouage, les recevait à l'entrée. Les mains jointes en signe de paix. Un autre type débarquait. Un micro encore à la main laissait deviner que c'était lui la voix. Débordait d'énergie, oui c'était bien lui.

Colinventeur : Rectification votre sainteté : 123 individus, 57 hommes, 30 femmes tout rond dont à peine 30% sont reproductibles.

Sam : Colin, vas-tu te taire un peu, tu vois pas que nos hôtes sont plus qu'au bout de leurs forces. Sois gentil va vite relancer les générateurs électriques pour les soins.

Colinventeur : Reçu, commandant.

Sam : Bon et vous autres qui arrivez, sentez-vous rassurés, tout le domaine est gardienné par une équipe se relayant jour et nuit et la cloture hautement électrifiée.

Électrifiée, mais comment faisaient-ils pour en fournir ? Il n'y avait aucune installation dans la zone. Relevait du miracle.

Yom-Guy apprit par la langue toujours bien pendue de Perroquet que le domaine était entièrement auto-suffisant en électricité comme en vivres. En effet, des panneaux solaires et surtout des éoliennes en bois jalonnaient tout le domaine, ajouté à cela des mécanismes un peu bizarres conçus par Colin lui-même pour transformer l'énergie quotidienne des hommes et des animaux, leurs pas, leurs mouvements, en énergie électrique. Un virtuose échoué ici. Et pour les vivres, des fermes s'étagaient un peu partout, des ruches et plus étonnant encore de vastes potagers hydrophoniques. On voyait ainsi des colonnes de salades sous serres s'étendre très haut aux côtés des arbres. Et en sous-sol des champignonnières à n'en plus voir la fin. Temps en temps, une tripotée de lapins, de poules ou de biches venaient faisander le menu, mais les occasions se comptaient sur les doigts de la main.

Ah ! et Sam était un spécialiste de la sauce persillée pour préparer escargots et grenouilles ; ce domaine assez humide en regorgeait depuis des centaines d'années.

Sam, pour vous faire un dessin, était un homme posé et sage, à la générosité légendaire et qui semblait ne pas avoir d'âge. Ces personnes sont rares, mais à travers leur sérénité, le temps ne semble avoir aucune emprise sur elles. Dans une autre vie, Sam s'appelait Samir Waazan, mais de temps en temps d'anciens mecs de quartier qui l'avaient connu l'appelaient Waazan, ou juste Waaz. Pour ne rien vous cacher plus grand monde aujourd'hui.

Sam n'était pas médecin à proprement parler mais après avoir travaillé comme recruteur donateur pour Médecins Sans Frontière à travers les cinq continents, il gérait maintenant cet auspice improvisé comme un chef, du haut de ses soixante-dix ans bien trempés. Pas une ride sur le front ni un poil blanc sur le caillou, mais cet éternel sourire même face à la plus plate misère qui pourrait se hisser devant ses yeux en amande.

Avait recueilli ici tout un tas de mômes abandonnés, de mères violentées, d'estropiés de la vie, de malades, de fous qui allaient être dévorés par les gargouilles, et tous ces multiples passés écorchés. Leur avait donné un toit. Un couvert. Et derrière la figure solennel et paternaliste de tout bon chef, se cachait un cœur pur et innocent.

Certains habitants du Clos du Roi trépassèrent dans les heures et les jours qui suivirent de leurs blessures : impacts de balles pour l'écrasante majorité. Avant de poser leurs grolles et leurs nippes dans les dortoirs, ces gens s'étaient machinalement mis à prier Dieu sait quel dieu. La plupart pas religieux pour un sou étaient influencés par l'aura de cet ancien abbaye et l'effet des vieilles pierres, des croix et tout le bazar.

Sam aussi pria pour eux, néanmoins dans son coin. Pour lui c'était une affaire privée. Sortait d'une cachette spéciale, un très vieux tapis qui avait appartenu à de nombreux ancêtres avant lui ; et il se mit à prier l'Unique. Comme l'avaient faits des générations avant lui.

La nuit tomba sans qu'on s'en rendit compte, tentant de panser les traumatismes trop longtemps entassés comme du linge sale. Une soupe à l'oignon fut servie dans une atmosphère d'un calme ! On aurait entendu les flatulences d'un moustique s'il avait fait 10°C plus chaud. Et puis on rangea les immenses marmites et au lit. Extinction de feux. Des lucioles circulaient dessous les tentes chez les malades et les infirmes et aussi dans les dortoirs de l'abbaye, virevoltant avec douceur. Dehors le vent assagi, soufflotait timidement sur le cou des grands arbres, déplaçant la carrure des montgolfières.

Cette nuit paraissait bien douce, et incitait une oreille trouvant pas trop le sommeil à enfiler discrètement ses grolles pour une exploration nocturne du domaine. Balade au clair de lune, même sans compagnie, ça en vaut toujours la peine. Flambeur mettait les mains dans ses poches et tirait une clope de sa veste qu'il alluma suffisamment loin des tentes. Considérait la présence de ces montgolfières comme étrange. Pour lui ça faisait sens : c'était des forains, circassiens qui avaient très certainement échoués ici avant la Grande Coupure et se retrouvaient chaudement à l'abri. D'ailleurs ça ne pouvait être qu'eux qui assuraient la sécurité du domaine, le gardiennage, comme Sam disait. Voyait personne d'autres pouvant le faire, car Sam avait soixante-dix ans et marcherait bientôt avec une canne, Colinventeur pratiquait la musculation à chaque découverte de météorite et les estropiés, malades mentaux et autres miraculés du domaine, non, il ne les voyait vraiment pas tenir une arme. Ensuite, contempla toutes ces étoiles, autant de portes entrouvertes et mystérieuses, qu'il n'aurait jamais l'occasion d'ouvrir. Douce énigme.

Faisant pas gaffe comme d'hab où il posait le pied, il chuta sur un petit fil barbelé qui cloturait une basse-cour avec le poulailler, le coq et tout le bordel, le tout adossé au mur de l'enceinte du domaine. Se ramassant dans une bonne chieée de boue, il aurait juré que les poules caquetaient en se payant sa fiole. Les grosses connasses. Allait pour en attraper une quand le coq fit ce qu'il savait faire de mieux : le coq. Torse bombé, crête rebelle, ça allait barder pour Flambeur. Assez lâche quand il n'est pas sur une moto ou en train de piloter un engin, se carapata en réenjambant la cloture barbelée. Puis se planqua derrière ce chêne massif en attendant que le coq retourne se piauter. En mode renard. Ça y est la fatigue l'emportait sur le roi de la basse-cour et notre ami Flambeur revenait de ses pattes de velours, marchant sur des oeufs. C'est ce qu'il voulait à la base, des oeufs. Mais se disait que se mettre un poulet de côté pour le rôtir en soum-soum serait plus approprié. S'apprêtait à attraper la première poule croisée et à natchave en vitesse, mais lorsqu'il vit l'expression faciale de cette poule il en fut choqué. Elle pleurait ; oui, des larmes coulaient sur sa peau blanche, soyeuse, et c'en était magnifique, mais triste.

Le coq garde-chiourne repassait par-là. Putain le v'là qui roulait des mécaniques, toisant Flambeur. La bête était noire, la crête rouge sang, le bec puissant et la patte cruelle. Flambiche se sentit pousser une sacrée paire de burnes dans le calebar et bête comme, plus qu'un chou d'ailleurs, l'empoigna par la crête et le fit tourner avec des moulinets qui le firent hurler de terreur. Blasé par son cri strident, Flambeur lâcha prise et le coq partit s'échouer contre le grillage électrifié de l'enceinte du domaine. Accroché tout là-haut, il fut parcouru de cinq bonnes secondes de spasmes intensifs, hurlant ce cocorico décadent avant de clamser. Le piaf retombait, les plumes carbonnisées, d'un son net. Même pas rôti ; Flambeur était dég.

Pas fute fute, Flambeur entendait les poules pousser des caquètements mais pas de tristesse, et qu'il interpréta comme leur rire. Comme si elles étaient tout à fait contentes de cette mort qui sonnait la fin de leurs viols quotidiens. En fin de compte, Flambeur était un héros acharné dans la lutte contre le patriarcat. C'est du moins ce qu'il se disait en s'éclipsant discrètement car savait pas pourquoi mais sentait qu'il venait d'en faire une belle, de connerie.

Repasait devant ces montgolfières, enfin dessous, donc de plus près l'avait toute latitude pour mieux les observer. Parmi le pittoresque de ces charmantes caravanes volantes accrochées par tout un bastingage de cordes et de bois aux toiles des montgolfières, en passant en revue ces petits rideaux à carreaux, ce mobilier et puis ces nombreux pots de fleurs, Flambiche fut frappé par la petite taille de ces habitations. Que des nains pouvaient entrer là-dedans ! Soyons clairs. Ça le fit marrer une minute que la sécurité du domaine soit assurée par de vulgaires nains de jardins, et puis il retourna se piauter, extenué.